Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 15 [i.e. 16]

Artikel: Causons tabac
Autor: H.C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184250

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quinzième année. N° 15 Samedi 21 Avril 1877.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Causons tabac.

On lit dans Brillat Savarin : « Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai ce que tu es. » En ma qualité de fumeur enragé et par imitation, je serais presque disposé à penser : Dis-moi ce que tu fumes, et je..... Mais non, bêtise ! grosse bêtise ! Car un fumeur de Caporal et un dégustateur de pur Havanne sont deux hommes. On pourrait peut-être s'exprimer ainsi : Dis-moi *si* tu fumes, et je te dirai.... mais ce serait une nouvelle bêtise ! Car, que de bonnes et braves gens qui ne fument pas ; que d'hommes d'élite qui, n'ayant pas eu le malheur de pouvoir supporter cette âcre et pénétrante fumée, furent par là préservés de ce défaut et de l'esclavage qui en est la conséquence.

Ne jugeons d'ailleurs pas les hommes par leurs habits, et encore moins par leur consommation. Je suis un fumeur accompli, je dirai même fanatique, et bien qu'habitant la plus libre des Républiques, je n'en suis pas moins, par là, un *esclave* du tabac et de moi-même.

Et vous, grands citoyens, grands démocrates, grands bienfaiteurs de l'humanité opprimée, parlez à votre aise de liberté entre deux cigares ; j'estime que vous avez raison, mais vous n'en avez pas moins votre tyran sous le nez, et je dis plus : Vous l'aimez, ce tyran, et vous seriez bien malheureux de vous soustraire à sa domination !

Cela étant, je m'arrête, car en écrivant je fumais comme une cheminée, sans m'apercevoir que je faisais de la morale.

Jadis pour les dames de l'ancien régime, très rares de nos jours, un fumeur était un grigou courant les estaminets et hantant les mauvaises compagnies. Fi donc, disait-on, on le sent à demi-lieue, il pue le tabac ! Voyez comme il a le nez rouge, il boit sûrement, car tabac et cognac riment ensemble.

La marquise, en disant ces mots, sortait de sa poche une mignonne petite boîte en or incrustée de perles et de brillants ; sa main blanche y puisait avec grâce une pincée de tabac ambré qu'elle se passait d'une narine dans l'autre en disant : Nous dégénérons, c'est un travers de notre siècle, nous dégénérons...

Et cependant, marquise, il est vrai que vous n'êtes pas jeune, mais.... je vois perler, au bout de votre joli nez, une goutte de rosée, couleur topaze, qui va se noyer dans votre soupe ou tachera vos dentelles de Bruges.

Or donc, lecteur, dites-moi, je vous prie, si vous préférez le tabac qui finit en taches jaunes à celui qui s'envole en fumée? Et Ciceron, qui ne fumait guère, ne se serait-il pas écrié :

« O tempora, ô mores ! »

De grâce, mesdames, ne voyez donc pas seulement les défauts des autres, mais....

Les fumeurs ont leurs affinités. Les fumées de leurs cigares se mêlant dans l'air, unissent leurs atmosphères réciproques ; il s'établit entre eux comme un courant magnétique, espèce de pile de Volta, dont l'étincelle est l'allumette et les pôles des cigares.

— Vous fumez, monsieur ?

— Oui, même trop...

La conversation s'engage, on se rapproche, le fluide agit, les atmosphères se réchauffent :

— Goûtez ceci !

— Merci, je préfère la cigarette.

— Quant à moi, je fumerais des laitues et même des troncs de choux un peu saucés si je n'avais pas de tabac.

Est-il rien de plus délicieux, en effet, que d'aller fumer un cigare sous un pommier quand la floraison commence ? Un ruisseau gazouille sur les pierres moussues ; le merle d'eau sautille en sifflant sur ses bords ; l'alouette s'élève dans l'espace :

Sa voix limpide et pure
Coule des sons d'amour ;
Même avant la nature,
Elle chante le jour.
Son aile, qui scintille,
Fend l'air ;
Elle fretille,
Elle gresille
Au pur Ether !

MONNERON.

La nature a de douces paroles et de douces senteurs ; on entend des chansons dans l'air... J'ai pris un livre, mais je ne lis pas. Rêvons. Mes pensées s'envolent comme les fumées de mon cigare, aussi douces et peut-être aussi légères... Iront-elles aussi haut ? Je ne le pense pas... mais au travers de ces petits nuages bleus d'abord, puis gris et perlés qui s'enfuyent, j'entrevois des oiseaux, des têtes blondes et brunes, des têtes d'enfants, des papillons et

des fleurs.... et le ruisseau gazouille toujours. O mon cigare, comme tu brûles bien! Quels mirages et que de douces illusions qui s'évanouissent avec la fumée *de ce sale et puant tabac!*

La nature chante et les hommes gémissent. N'entendez-vous pas ce long cri de douleur qui s'élève de l'univers? Ces sanglots toujours renaissants des riches comme des pauvres, ne sont-ils pas les signes précurseurs, les preuves d'une vie éternelle, où les larmes des peuples et des rois feront place à des joies pures?.... Oui, l'âme est immortelle...

Mais pardon, lecteur, je sens presque mon tabac me donner des vertiges et la nicotine me monter au cerveau.... Je passe donc à un autre sujet, et voilà qu'un vers de Casimir Delavigne me revient à la mémoire :

Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde!

Ah! Christophe Colomb! lorsqu'en 1492 tu découvris l'île de Guanahani que tu nommas San Salvador, pensais-tu que la plante nommée Cohiba et Tabaco, introduite en Espagne et de là en France par Jean Nicot, ambassadeur en Portugal, ferait tant de fanatiques et tant d'esclaves dans le monde entier?

Supposais-tu que des milliers de familles vivraient un jour par la seule influence de cette feuille; que certains pays, en Europe et en Amérique, en feraient une des principales sources de leur richesse, autant par sa culture que par sa fabrication; que des millions d'hommes l'useraient sous toutes les formes, et qu'on verrait même de bien jolies dames du grand monde ne pas rougir d'en enfumer leurs dents blanches et leurs lèvres roses?

A coup sûr, tu ne pensais pas qu'au 19me siècle l'*horrible* usage de brûler du tabac deviendrait assez général pour forcer les administrations de chemins de fer de fournir des wagons de non-fumeurs, destinés à faire justice à l'infortunée minorité qui ne fume pas.

Tu n'y pensais probablement pas plus qu'aux fers qui furent pour toi la récompense de la découverte de l'Amérique, ce continent destiné peut-être à régénérer notre vieux monde!

Et notez, s'il vous plaît, que dans ces caravansérails nommés Grands Hôtels, on a maintenant de vastes salons désignés sous le nom de *fumoirs*. Là, des hommes graves poussent avec de longs bâtons des petites boules en ivoire sur des tables vertes, et brûlent la *nicotiane* sur l'autel de messieurs les portiers, qui la leur vendent.

Mon Dieu, messieurs, nous jouons au billard, n'est-ce pas? Et nous faisons ou manquons des carambolages.... Ah! combien n'en ai-je pas manqué moi-même, moi qui vous écris!

Non, tu ne supposais pas, ô grand génie, que des milliers d'hommes, aidés de puissantes et ingénieuses machines, râperaient, broyeraient, trituraient, mettraient en poudre le tabac pour le faire distiller ensuite, goutte à goutte, dans ce célèbre et sensible alambic que l'on nomme le nez de l'homme!

Tu te serais récrié, je parie, quand on t'aurait dit que dans moins de quatre cents ans ces hommes qui, après avoir appliqué la vapeur, découvert le gaz et inventé la télégraphie électrique, se parlent au travers des airs et des eaux, à des milliers de lieues de distance, comme deux amis dans leur cabinet; qu'un grand nombre de ces hommes, qui percent les montagnes et flotteront un jour dans les airs.... mastiquent avec volupté le tabac transformé en *chique!*

Aurait-on soupçonné, au temps de Ferdinand et d'Isabelle, que cette feuille, dont la couleur vient d'avoir dernièrement encore tous les suffrages de la mode, serait un jour coupée menu, laminée, frisée, pour être ensuite incinérée dans ces petits fourneaux de poche qu'on nomme *pipes* et *brûlots?*

Non, et aujourd'hui, des mains de femmes libres et blanches, ainsi que celles de négresses arrachées à ces peuplades qui mangent nos missionnaires comme des beefstacks, probablement pour s'assimiler la nourriture spirituelle qu'ils leur apportent, consacrent leur existence à pétrir, broyer et rouler le tabac pour en faire ces jolis suçons bruns nommés cigares. Et ces *suçons*, sources de si grandes fortunes, de tant de conversations, de tant de déceptions, de tant de contrefaçons, de tant de procès, finissent toujours dans la bouche des fumeurs comme des racines d'iris dans celle des enfants qui poussent des dents.

N'oublions pas que c'est par des quantités de milliards de francs qu'il faut compter la valeur des tabacs brûlés, mâchés et prisés sur le globe; puisqu'en France seulement, dès le 1er juillet 1811 jusqu'au 31 décembre 1867, les recettes générales de l'exploitation des tabacs ont été de six milliards 389 millions et 119,155 francs. (Voyez Maxime Du Camp.)

Il serait même curieux de rechercher dans quelles proportions ces recettes ont augmenté pendant les dix dernières années, puisque la première ferme des tabacs rapporta 300,000 fr., et que déjà au temps de Voltaire elle rendait 16 millions. Aujourd'hui elle représente plus du dixième de la fortune de la France, et on comprend comment ce grand peuple a si facilement payé les 5 milliards qui mirent au chaud les pieds de messieurs les Prussiens, après les rigueurs de l'hiver de 1870.

Mais ceci me conduit à me demander pourquoi la Confédération suisse n'étudierait pas cette grande question du tabac au point de vue d'augmenter ses revenus, afin de les équilibrer mieux avec ses dépenses? L'impôt qui frappe le tabac n'atteint aucune denrée de première nécessité, c'est là le caractère particulier et excellent de cette taxe, et comme l'habitude est une seconde nature, l'impôt, augmentant chaque année, produirait beaucoup. Ne pourrait-on pas aussi stimuler et améliorer la culture de cette plante par des encouragements aux

cultivateurs et par la sélection des graines, mesure pratiquée en grand chez nos voisins les Français?

Quand j'ai dit que l'habitude est une seconde nature, je disais là une vérité (vraie surtout) à l'endroit de ce maudit tabac notre tyran. Un grand fumeur privé de tabac, n'est-il pas en effet un corps sans âme, une âme en peine, et je défie qu'on m'en cite un seul qui ne fût jamais, au moins une fois dans sa vie, par sa privation, comme un chien dans un jeu de quilles.

Essayez de priver de tabac un fumeur, il devient rêveur et distrait, sa bête cherche partout quelque chose qui lui manque, il a des absences, même de la mélancolie, et son âme, qui devrait être au-dessus de ces faiblesses, en est toute.... je ne sais comment! C'est donc ainsi que nous sommes les uniques auteurs de notre esclavage et les instruments de notre captivité.

Je connais plusieurs de mes amis qui voulurent briser leurs chaînes; hélas! ils y sont retombés comme la fourmi dans le gouffre du fourmilion, et cependant il en est un, mais il est seul, qui a su renoncer au tabac pour payer, avec cette économie et d'autres, les dettes de son père! Honneur à lui, car il y a de l'héroïsme dans ce renoncement.

On a dit que le tabac, comme le café, est un poison lent; on a vu des médecins qui croyaient que son usage nous ferait tomber dans la bradypepsie, de la bradypepsie dans la dyspepsie, de la dyspepsie dans l'apepsie, de l'apepsie dans la lienterie, de la lienterie dans la dyssenterie, de la dyssenterie dans l'hydropisie, dans la privation de la vie où nous aura conduit notre folie! (Molière.)

Et pourquoi donc pas, puisqu'on a dit aussi que la maladie des pommes de terre provient des télégraphes et des chemins de fer; que l'oïdium est un reste de petite vérole, et que le phylloxera est entré en Europe dans une bouteille de vin de Californie, qui, après avoir été bue, passa dans une vigne du Département de l'Hérault.

Cependant j'ai connu dans ma jeunesse un vigneron qui atteignit bien au-delà de l'âge de quatre-vingt-dix ans; il fumait jour et nuit du Payerne dans une pipe de Güggisberg, et il défunta pour ainsi dire la pipe à la bouche.

J'ai vu ensevelir un digne magistrat avancé en âge, avec sa pipe à la bouche. Il était vieux garçon, on l'enterra avec sa meilleure amie.

Molière, à propos de tabac à priser, fait dire à l'un des personnages de Don Juan:

« Qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. »

Pour Thomas Corneille: Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.

Bossuet, l'évêque de Maux, l'éminent orateur, par contre, en fit défendre l'usage aux ecclésiastiques, et *Le grand Roi* Louis XIV l'interdit aux marins et aux soldats de marine.

Pour quant à moi, qui suis une de ses victimes, je déclare que le *Buen fumar* est un délassement incomparable, un adoucissement aux maux de la vie, un désinfectant de tous les miasmes de l'air, un soulagement pour les fatigues physiques et morales, un compagnon de solitude, un ami, et tout en disant:

« Heureux sont ceux qui n'ont jamais fumé. »

Je soutiens qu'ils ignorent l'un des plus doux et des plus innocents plaisirs qui furent départis à l'espèce humaine.

Mais mon cigare s'éteint, plus une seule allumette; mon âme, qui faisait un voyage de long cours dans les espaces imaginaires, rentre au logis. — Ah! vous revoilà, grande voyageuse! — Ma bête, alors privée de l'herbe à Nicot, pousse un profond soupir, et Bill, devinant son angoisse et son malaise, me donne la patte. — Bill, vous avez raison: Allons quérir des allumettes pour rétablir l'harmonie entre ces deux dames. H. C.

Onna crâna montra.

On lulu qu'avâi étâ cauquiè teimps défrou avâi atsetâ onna montra dè reincontre, et ma fâi l'étâi rudo fier quand revegne dein son velâdzo. L'est veré que y'avâi dè quiet, kâ l'avâi l'air cossu avoué sa tsaina que saillessâi dè son bosson dè montra et que peindoillîvè tanquiè su la cousse, iô onna balla clliâ dzauna et carrâïe tapottâvè quand martsîvè. Mâ n'étâi rein què la cliâ, faillâi vairè la montra!... Quinna pîce!

— Ma fâi, n'ia rein à derè, que lâi fe cauquon à quoui la montrâvè, po dâo biô, c'est dâo biô, mâ va-cllie bin?

— Se le va bin? ah pour'ami, que reponde, quand l'est bin décidâïe, le tè fot bas veingtè-quatr'hâorès ein dozè!

Lorsqu'on établissait le cimetière de Montoie, un plaisant fit accroire à une pauvre vieille femme de la rue de l'Halle que la municipalité allouerait une somme de 500 francs à celui qui étrennerait ce champ de repos.

Eh bien, je parierais, dit-elle, que ça va encore tomber sur quelqu'un qui n'en a pas besoin.

Un jour d'avant-revue à Nyon, un carabinier de la Côte passait au bureau du commandant dans un état de malpropreté frappante. Le commandant, après l'avoir examiné ainsi que son arme, lui fit: Voyons, carabinier, n'avez-vous pas honte de vous présenter ici dans un état semblable.

— En effet, mon commandant, j'en éprouve une telle honte que ma carabine en rougit.

Pourquoi l'architecte du nouveau théâtre de Genève a-t-il la chance d'être nommé premier ténor?

Parce que c'est probablement lui qui donnera la note la plus haute.

Dans un des derniers concours régionaux, un membre de la commission locale, agriculteur ha-